

L'eau pour laver les carottes et H₂O

par Ivan Maffezzini

Le poids de sa propre enfance donne parfois des ailes. Mon grand père, juge de paix dans un petit village alpin, avait une formule toute faite pour régler les différends entre deux paysans à propos d'un andain qui avait débordé ou d'une borne qui, tous les mois de mars, gagnait quelques centimètres côté est : *vous avez raison, tous les deux*. Et ils avaient raison tous les deux, si on entendait « raison » dans un sens un peu plus profond que celui auquel un juge ordinaire était habitué : ils employaient leur raison pour rendre « logiques » des actions cachées sous des sédiments d'histoires familiales plus ou moins mesquines, plus ou moins sombres, plus ou moins douloureuses, que les lois ne pouvaient pas comprendre. Cette histoire de juge de paix me vint à l'esprit dès que j'eus fermé le petit livre (114 pages, en 19 x 13) de Anselm Jappe et Robert Kurz : *Les habits neufs de l'Empire!*. Il ne passa pas beaucoup d'eau sous les ponts que la formule de mon grand-père fut balayée par une autre formule, scientifique cette fois, et donc, en théorie, moins problématique : la formule chimique de l'eau – la célèbre H₂O.

– L'eau ?

– Un liquide incolore, inodore et transparent...

– Quand il n'est pas pollué !

¹ Anselm Jappe et Robert Kurz *Les habits neufs de l'Empire, Remarques sur Negri, Hardt et Rufin*, Édition Léo Scheer, 2003. Les remarques sont sur *L'Empire et ses nouveaux barbares*, Lattès 1991, de J.-C. Rufin et sur *L'Empire, Exils* 2000, de Michael Hardt et Antonio Negri.

- Qui sert pour se laver, pour laver les carottes et même pour les faire cuire (si vous n’avez pas de four à micro-ondes).
- Liquide ? Elle peut très bien être solide ou gazeiforme.
- Oui, mais pas de tempête dans un verre d’eau pour une histoire d’eau !
- Je n’aimerais pas avoir l’air trop pointilleux, mais il y a aussi une autre formule pour l’eau.
- Vraiment ?
- Oui, D₂O.
- Mais c’est la formule de l’eau lourde.
- Et alors ? L’eau lourde, ce n’est pas de l’eau ?
- Oui, comme l’eau d’arquebusade.
- Et les eaux troubles.
- Et l’eau dans laquelle on donne des coups d’épées...
- Et l’ondinisme et les eaux de la perte.
- D’accord... D’accord.

Entre moi et moi-même, j’aurais pu débattre d’eau pendant des heures. Faut-il donc s’étonner si, en réunissant cinq personnes dont le métier est la réflexion – critique – il n’y en ait pas une qui mette de l’eau dans son vin ?

Comme mon grand-père, je vais dire qu’ils ont tous raison, et comme mon grand-père, je ne le dis pas pour me défilier mais parce que j’ai vu la raison derrière leurs raisons. Je peux ajouter que ce *donner raison à tous* se reflète dans les choix de *Conjonctures*, qui a consacré son dernier numéro à *Empire* de Hardt et Negri, qui avait organisé le numéro 25 (printemps 1997) autour d’un article de Robert Kurz « L’honneur perdu du travail² » et qui, dans ce numéro, publie un très long arti-

² Il s’agit de la première traduction en français d’un article de Robert Kurz.

cle de Paolo Virno qui, lui aussi, réfléchit de manière tout à fait originale sur le même genre de problèmes.

* * *

Avant d'aller chercher leurs raisons, il faut souligner que le livre de Anselm Jappe et de Robert Kurz est dur, hargneux par moment, souvent sarcastique, toujours méprisant et que les idées des auteurs sont noyées dans une polémique stérile qui les dessert complètement. Si je ne connaissais pas un autre Kurz, j'aurais jeté ce livret à la poubelle.

Ayant trouvé la vérité dans la formule H_2O , là les deux auteurs déduisent toutes les caractéristiques de l'eau et contestent la vision de l'eau en tant que liquide servant à laver les carottes, etc. etc. de Rufin et surtout de Hardt et Negri. Je devrais dire surtout de Negri, car les boulets rouges sont adressés principalement au philosophe italien qu'ils qualifient continuellement, avec un mépris évident, d'universitaire — ce n'est pas un hasard si, dans le sous-titre du livre, le nom de Negri vient avant celui de Hardt. S'il arrive à laisser tomber les nombreux coups en dessous de la ceinture³, un lecteur sensible à la problématique de l'exploitation peut tirer bien des éléments de réflexion des thèses de Jappe-Kurz et de celles de Hardt-Negri : il peut faire coexister H_2O avec le liquide incolore servant à laver les carottes et il donnera plus d'importance à la formule chimique ou au lavage en fonction de ses préférences, de sa culture ou, à la limite, de ses exigences ponctuelles. Ce qui est certain, c'est que, de cette coexistence, il peut extraire sa petite vérité, qui participera, de façon plus ou moins originale, à la fausseté universelle.

³ À titre d'exemple : Anselm Jappe, à la page 33, pour souligner que Negri n'a vraiment rien compris écrit : « *C'est ce que Negri, après trente-cinq ans d'études et une dizaine de livres, a compris de Marx* » ; ou Robert Kurz à la page 88 : « *À l'instar de n'importe quel prévisionniste ou chroniqueur économique, ils fanfaronnent, de façon complètement a-conceptuelle* », ce qui pour un livre théorique est loin d'être une critique anodine.

Bifurcation

Jappe-Kurz et Hardt-Negri partent de Marx, se proposent d'aller au-delà de Marx, ont des finalités semblables mais, après quelques pas, bifurquent et chaque couple s'en va bon train avec la certitude d'être sur la seule vraie, et donc bonne, route. Je ne sais pas si Negri a réagi à la critique de Kurz mais, ce qui est certain, c'est que, comme Kurz croit qu'il n'y a rien de nouveau et d'intéressant dans les idées de Negri, Negri croit que « Mettre au centre " le devenir abstrait du travail concret " comme le fait Kurz, n'est d'aucun intérêt, ni théorique ni politique⁴. » Mais jetons un regard au point de bifurcation.

Les piliers théoriques sur lesquels Hardt-Negri bâtissent leur construction sont *l'empire* et la *multitude*. *L'empire*, en tant que nouvelle forme de la souveraineté, et la multitude comme « nouveau » sujet historique leur permettent de lire les transformations de l'organisation des États et de la production. Kurz-Jappe mettent au centre de leur analyse le travail abstrait et la valeur, et, en partant de ces deux concepts, ils interprètent les événements économiques et politiques d'un monde globalisé. D'une part donc, l'accent est mis sur la subjectivité et la volonté, de l'autre sur des mécanismes économiques « objectifs ». Puisque dans le dernier numéro de *Conjonctures* on a suivi assez attentivement le sentier Hardt-Negri, j'essayerai ici de faire quelques pas aux côtés du couple allemand pour faire ressortir les éléments de leur théorie qui les portent à une critique sans merci de l'autre route⁵.

La caractérisation du rapport capitaliste comme « transformation du travail vivant en travail mort, en marchandise qui,

⁴ *Conjonctures* N° 35, « L'exode de la multitude — entretien avec Antonio Negri », Automne 2002, P. 101.

⁵ Je laisse tomber les remarques que Kurz fait sur le livre de Rufin, d'une part parce que je ne le connais pas et de l'autre parce que les éléments théoriques sous-jacents sont les mêmes que ceux de la critique de Hardt-Negri.

accumulée, devient du capital », est on ne peut plus classique, et même quand Kurz et Jappe ajoutent que le travail et le capital « ne sont que deux étapes successives dans la métamorphose de la même substance : le travail abstrait », ils ne disent rien de nouveau. Mais qu'est-ce que le travail abstrait ? La question est sans doute moins banale qu'on ne le pense si Kurz peut reprocher à Negri (injustement, j'en suis sûr) de confondre *le travail abstrait* avec *le travail concret qui devient abstrait*. Le travail abstrait est la dépense de force humaine (au sens physiologique qui englobe, bien sûr, les dépenses psychologiques) qui constitue la valeur de la marchandise ; il est l'élément qui rend les différents objets et rapports de l'économie homogènes et donc calculables.

La radicalité et sans doute la nouveauté de la position de Kurz résident dans sa critique du travail abstrait : il va au-delà de Marx quand il écrit qu'une société « juste » n'est possible qu'en dépassant le travail. Pour Kurz, le travail c'est la vraie chaîne qui empêche les humains de se libérer, et revendiquer un travail plus « humain », réclamer que l'on mette fin à la corruption, lutter contre les « méchants » financiers qui empêchent les « bons » entrepreneurs de produire de la richesse, sont des idées bonnes pour ceux dont le cerveau est en compote. Mais on ne peut pas dépasser le travail par un acte de volonté des « exploités » et, surtout, ce n'est pas parce que le travail concret de monsieur X ou monsieur Y devient plus abstrait (c'est-à-dire qu'au lieu de visser un boulon on écrit un programme qui le fait à notre place ou, plus généralement, que le langage devient toujours plus central pour la production), qu'on sort de la prison conceptuelle du travail abstrait. Un livre qui veut fournir l'outillage théorique pour comprendre le nouvel ordre du monde comme le prétendent les auteurs d'*Empire* et qui n'aborde pas, avant tout, une critique radicale de la catégorie du travail abstrait, et donc de la valeur est, pour Kurz, un livre raté. On ne peut faire l'éloge du travail « vivant », du travail des humains qui créent de la valeur, et croire apporter de l'eau au moulin de la révolu-

tion : on n'est que des « archéo-protestants » ou des « archi-bourgeois », pour reprendre ses termes.

L'exaltation du travail vivant, la création d'une société où les produits du travail appartiennent à ceux qui travaillent, ont déjà fait leurs mauvaises preuves dans les dictatures des pays dits de l'Est qui, non seulement ne sont pas sortis de la production capitaliste, mais ont contribué à la ranimer. Et croire que les mouvements de contestation sont à l'origine de la transformation du travail concret (celui qui crée des produits) est, selon Kurz, d'une naïveté impardonnable. Le capital sans capitalisme ne peut pas exister et l'accumulation du capital n'est pas un accident mais le fondement même du système ; et s'il y a crise, c'est que les mécanismes d'accumulation sont grippés et ce ne sera pas l'huile de la multitude qui les fera tourner sans grincements.

Inutile d'étudier les phénomènes aquatiques si on veut se libérer de l'eau ; c'est étudier la structure moléculaire qui est important, dirait Kurz s'il avait choisi ma métaphore, et il ajouterait que si on se limite à étudier les phénomènes macroscopiques concernant l'eau, on ne pourra jamais préparer la transformation du monde (surtout si on s'arrête aux phénomènes langagiers). Certes, il est fort intéressant et utile de connaître la constitution de l'eau, mais seulement si on n'oublie pas qu'il faut continuer à se laver et que pour se laver il n'est pas nécessaire de connaître la formule H₂O, comme il n'est pas nécessaire de connaître la constitution de l'eau pour savoir qu'elle gèle à zéro degré Celsius.

Y a-t-il des points sur lesquels tout le monde est d'accord ? Certes : l'objet d'étude, la vision de la technique, le peu de nostalgie envers les États-nations, la nécessité de la lutte, l'importance des mécanismes de production, une aspiration à réaliser le rêve « à chacun selon ses besoins », le besoin d'aller au-delà, la critique des positions purement culturalistes des post-modernes ... l'héritage du marxisme quoi ! Une querelle interne donc ? Sans doute, mais cette querelle jette

une très belle lumière sur le fonctionnement de notre système, ce qui, à une époque où l'on se gargarise de la valeur du savoir, n'est sans doute pas inintéressant.

Postlude entre moi et vous

Dans l'entrevue parue dans le dernier numéro de *Conjonctures*, Negri, pas uniquement dans un but polémique, dit que « dans le biopolitique, c'est le travail abstrait qui devient concret ».

- Donc, pour Kurz, c'est le travail concret qui devient abstrait et, pour Negri, c'est exactement le contraire : mais est-ce qu'il emploient « travail concret » et « travail abstrait » dans la même acception ?
- Je crois. Les deux, contrairement à ce qu'insinue Kurz, savent de quoi ils parlent.
- Est-ce que les deux ont raison ?
- Comment en douter ? Kurz a raison parce qu'il souligne que le travail musculaire des humains devient toujours moins important et que c'est le langage et la pensée qui prennent la relève (au moins dans certains milieux). Negri a raison parce qu'il souligne que des mécanismes « abstraits » comme le langage et la pensée deviennent producteurs de richesse et donc concrets.
- Ils disent donc la même chose ?
- Certes.
- Est-ce pour cela que les deux ont raison ?
- Qu'en dites-vous ?